

« Le dernier cèdre du Liban » au théâtre de l'Œuvre : comment se souvenir d'une mère morte que l'on n'a pas connue ?

La pièce d'Aïda Asgarzadeh, mise en scène par Nikolas Carton, s'interroge sur les racines familiales et rend hommage aux photojournalistes. Elle est à découvrir jusqu'à fin décembre à Paris.

humanite.fr

Publié le 9 novembre 2025

[Gérald Rossi](#)



« Le dernier cèdre du Liban » a été présenté pour la première fois à Avignon en 2017, avant le Covid. Puis la pandémie a brisé son élan. La voici enfin retrouvant son public, passant en même temps de deux à trois comédiens sur le plateau. © Rubens HAZON

Sur les bords de la scène, quelques portants permettent de suspendre de rares accessoires et des éléments des costumes. La scène, nue à l'exception de deux ou trois sièges, est à la fois chambre à coucher, appartement, extérieur rural, bureau, etc.

Le dernier cèdre du Liban, d'[Aïda Asgarzadeh](#), se déroule selon les moments dans l'intimité du centre d'éducation spécialisé de Mont-de-Marsan, dans les Landes, à Berlin pour l'ouverture du « Mur », à Paris ou encore quelque part au Moyen-Orient.

La pièce a été présentée pour la première fois [à Avignon](#) en 2017, avant le Covid. Puis la pandémie a brisé son élan. La voici enfin retrouvant son public, passant en même temps de deux à trois comédiens sur le plateau.

La mise en scène, efficace et précise est toujours de Nikolas Carton. Il a passé commande du texte à Aïda Asgarzadeh. Il s'en explique : « Ancien photographe et admirateur de [Camille Lepage](#), jeune photoreporter partie trop tôt, je suis fasciné par ces « Kamikazes » de l'information, prêts à affronter le danger et l'horreur plutôt qu'une vie sécurisée en Occident. »

Des cassettes audio pour tout héritage

En 2023, Aïda Asgarzadeh s'est vu décerner deux Molières pour [Les poupées persanes](#), une pièce sensible et attachante qui retraçait le parcours de ses parents, exilés politiques fuyant le régime du Shah d'Iran. Cette fois, il est toujours question de recherche de filiation, et même de racines profondes et sensibles.

Eva, interprétée avec toute la rage de la jeunesse par Maëlis Adalle, est une délinquante mineure. Elle n'a pas connu Anna sa mère (Magali Genoud), ni son père. Elle apprend la mort de la première, et un peu plus tard découvre que son géniteur a lui aussi été victime d'une fusillade. À Tahar ([Azeddine Benamara](#)) reviennent les multiples rôles masculins, et il les endosse haut la main.

Anna était photojournaliste. Elle a laissé sa vie et ses rêves au Liban. Eva découvre alors son héritage, principalement un petit dictaphone et une collection de cassettes enregistrées par sa mère à son intention.

Progressivement, la tonalité change, la colère permanente de la jeune fille trouve une réponse dans les vies volées qu'elle découvre et qui, à leur manière, la font souffrir aussi. Il est bon de savoir pourquoi l'on pleure.

Hommage aux journalistes

À travers cette mère, entièrement possédée par le virus du reportage photo en territoire de guerre, ne vivant que pour le job ou presque, c'est [au métier de journaliste](#) que rend indirectement hommage l'autrice.

« À l'heure où la planète brûle, où les explosions grondent, où l'éthique journalistique vacille partout, il me semble essentiel de mettre ce métier en lumière à travers ce qui nous unit tous : l'émotion », dit-elle.

Anna affronte ses démons, et ils le lui rendent bien. Jusqu'à leur victoire définitive. En parallèle, Eva apprend à grandir, à maîtriser ses colères, à affronter les autres, en commençant par dire « bonjour » et « merci ». *Le dernier cèdre du Liban* pointe aussi la grande aventure du passage de l'adolescence à l'âge adulte. Émotions garanties.

Le dernier cèdre du Liban, jusqu'à fin décembre au théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, Paris 9e.
Renseignements : 01 44 53 88 88 et www.theatredeloivre.com